

par ce qui, sans apporter de douleur au moins notable, fait voir une certaine laideur ou un certain contraste. Les éclats de rire ont pour cause outre la légèreté des hommes, les farces et les jeux.

“Ceci fait comprendre pourquoi le rire proprement dit est propre à l'homme. Comme il provient en effet d'un certain contraste que nous remarquons dans les choses que nous voyons, ou que nous entendons ou que nous repassons dans notre esprit, il exige nécessairement quelque usage de la raison.”

Un autre auteur prétend que le rire est produit par deux sentiments unis, la surprise et le plaisir qu'excitent les légers contrastes ou les analogies. La surprise excitée par un objet inattendu est d'autant plus grande que ce qui arrive est plus opposé à ce qui arrive ordinairement. Cet auteur paraît exiger trois conditions : l'admiration, le plaisir et une certaine opposition des objets ou des circonstances. La première condition paraît s'accorder avec le fait que les jeux d'esprit qui font rire une première fois, le font beaucoup moins une seconde et finissent par ne faire plus rire du tout. Pour ce qui concerne la deuxième condition, il y a du plaisir à saisir des rapports éloignés entre les objets, à passer rapidement d'un objet à un autre, outre qu'on y croit voir une preuve de sa propre sagacité. Quant à la troisième, l'auteur demande que les contrastes soient légers et nullement propres à exciter l'horreur ou la compassion. Un homme voulant d'un bond franchir un fossé, tombe au milieu : l'on rira. Mais s'il se rompt une jambe, l'on ne rit plus. C'est la compassion qu'on éprouve.

(à continuer.)

L'Abaille.

“Forsan et hæc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 11 DÉCEMBRE 1879.

Soirée dramatique à la Petite Salle.

Nous cédon avec plaisir la place d'honneur au compte-rendu de la soirée donnée jeudi dernier par nos bons amis de la Petite Salle.

“Vraiment, si nous pensions comme le gaillard savetier de la fable, nous pourrions nous écrier : “*On nous ruine en fêtes !*” Mais, en dépit de l'autorité du bon Lafontaine, nous sommes loin de partager son opinion sur ce point, et les jolies petites fêtes qui se succèdent presque sans interruption depuis quelque temps, ont toujours un nouveau charme pour nous. Comment pourrait-il en être autrement, quand elles viennent rompre si agréablement la monotonie de nos congés, pour nous faire goûter ces ré-

jouissances intimes où l'esprit et le cœur ne manquent jamais d'avoir leurs émotions, quand surtout elles sont consacrées par la reconnaissance, ce sentiment si beau dans le cœur du jeune homme ? Or, c'est avec ce double caractère que s'est présentée la démonstration de nos confrères de la Petite Salle, à l'occasion de la fête de St François-Xavier, patron de M. F.-X. Bélanger, leur premier maître, et de M. F.-X. Baillargé, vénérable doyen du Séminaire.

“C'est jeudi dernier que nos jeunes confrères ont chômé ce beau jour. Sa Grâce Mgr l'Archevêque avait bien voulu rehausser par sa présence l'éclat de cette réunion, et témoigner une fois de plus le vif intérêt qu'Eile nous porte ; plusieurs prêtres, les Messieurs du Grand Séminaire, et tous les élèves pensionnaires se pressaient dans la salle de récréation des Petits, magnifiquement décorée pour la circonstance.

“Après un joli petit discours d'ouverture, lu par M. N. Rinfret, le rideau se leva, et nous nous trouvâmes en présence de personnages du dix-septième siècle, revêtus de riches habits et portant chapeaux à large bord, sans compter la moustache qui leur donnait beaucoup de gravité. Nous allions voir représenter *M. de Pourceaugnac*, comédie en trois actes, composée par l'immortel auteur du *Misanthrope*. Ceux qui connaissent le genre de Molière, comprendront facilement la difficulté que présentait cette pièce, surtout pour des novices dans l'art dramatique. Aussi, nos jeunes confrères ont-ils droit à nos félicitations les plus sincères pour l'habileté avec laquelle ils se sont acquittés de leur tâche. Les situations fausses et embarrassantes de ce gentilhomme Limousin qui se voit la dupe d'habiles intriguants, ont été heureusement rendues par M. T. Lefebvre ; le rôle assez difficile de ce Sbrigani, qui invente toutes sortes de mauvais tours contre M. de Pourceaugnac, avait trouvé un fidèle interprète dans la personne de M. J. Pouliot. MM. T. Mercier, E. Gingras, J. Gingras, V. Gingras et A. Fournier ont aussi représenté leurs personnages avec beaucoup de naturel et d'entrain ; il ne faut pas oublier non plus MM. A. Pettigrew, V. Lessard, W. Baillargé, A. Dubeau, J. Côté, C. Pampalon, A. Demartigny, H. Fanning, A. Laberge, A. Gosselin, J.-B. Dufresne, A. LaRue, E. Vézina, M. Dionne, O. Lessard et A. Laflamme ; bien que presque tous ces acteurs aient eu des rôles secondaires, ils s'en sont acquittés avec une perfection qui est loin d'être sans mérite. A eux aussi nos félicitations les plus cordiales.

“Voilà pour la partie littéraire : l'harmonie eut aussi son tour ; et ici, le succès a été on ne peut plus complet. Cela se comprend quand on sait que M. C.

Lavigneux avait bien voulu nous prêter le concours de ses talents si remarquables. Il nous donna un solo de violon de sa composition, fantaisie d'une beauté vraiment supérieure : cet habile musicien nous a fait goûter encore une fois les charmes de ce bel instrument qu'il manie avec tant d'art, et auquel il sait prêter des accents si énergiques et si touchants à la fois. “La vision de Ste Cécile” chantée par M. E. Gingras a été fort goûtée des assistants : la voix douce et sympathique de notre jeune confrère, mêlée aux mélodieux accords du violon, a rendu avec un rare bonheur cette composition si belle et si suave. Le chœur de l'orgue a aussi chanté avec beaucoup de succès un splendide morceau de A. Thomas, intitulé : “France ! France !” puis, la Société Ste-Cécile, comme toujours, nous a fait entendre ses joyeuses fanfares.

“Nous ne pouvons oublier ici les bonnes paroles que Mgr l'Archevêque nous adressa à la fin de la soirée, au sujet de M. F.-X. Baillargé, le premier héros de la fête. Sa Grâce nous a rappelé en peu de mots comment cet homme dévoué a consacré au bonheur de la jeunesse tous les instants de sa longue et laborieuse carrière, soit en dirigeant les premiers pas des commençants dans les sentiers de la science, soit en les initiant aux secrets de la littérature et de l'éloquence, soit enfin en se consacrant au soulagement des douleurs physiques, dont il tempérait l'intensité autant par ses bienveillantes caresses que par ses remèdes ; il nous a dit aussi l'estime dont on l'a toujours entouré, estime qui semble s'accroître de jour en jour. Ces paroles ont trouvé un écho sympathique dans tous les cœurs, et ont été les dernières impressions de cette petite fête. Nous félicitons grandement nos jeunes confrères pour leur magnifique succès, et nous leur sommes reconnaissants de nous avoir fait passer un aussi agréable quart-d'heure.”

E. R.

Une vieille abeille, qui se croit tout permis, avait entendu dire que *M. de Pourceaugnac* devait être répété dimanche, en petit comité. Elle n'a eu rien de plus pressé que de se faufiler dans un coin de la salle à l'heure de la représentation, et certes, elle n'a pas regretté son voyage. C'était charmant de verve, d'entrain, de naturel. M. de Pourceaugnac, avec son chapeau *auréole*, les terribles avocats avec leur chant et leur désespérante volubilité de paroles, Sbrigani, si finement hypocrite, le médecin qui veut absolument guérir quelqu'un, malade ou non, suivant les grands principes de la thérapeutique, Oronte, Eraste, Jules, l'apothicaire, tous ont parfaitement, superbement joué : mieux